



Département des peintures

Le tableau du mois no 146 (novembre 2007)

L'Église au crépuscule du peintre romantique allemand Carl Gustav Carus

Un nouveau don de la Compagnie de Saint-Gobain

Ce tableau est le quinzième à entrer au Louvre grâce au mécénat de la Compagnie de Saint-Gobain, une initiative originale qui a débuté en 1996 et dont on peut pleinement apprécier aujourd'hui les résultats. Ainsi a été progressivement enrichie la section des écoles allemande, autrichienne, suisse et scandinave des XVIII^e et XIX^e siècles, longtemps sous-représentées au Louvre et montrées, depuis l'été 2001, dans les salles Rohan, en prolongement de l'aile Richelieu.

Un artiste à l'œuvre tristement raréfié

Peu nombreuses sont les peintures de Carus sur le marché de l'art. Le corpus de son œuvre publié par Marianne Prause en 1968 s'élevait à 420 numéros dont 90 tableaux dans des collections publiques, essentiellement allemandes (à l'exception de Bâle et d'Oslo), 265, chiffre considérable, catalogués comme perdus et détruits pendant la dernière Guerre, et seulement 65 susceptibles d'être disponibles, bon nombre d'entre eux n'étant pas forcément localisés de manière précise, loin de là. Notre paysage de Carus relevait de cette dernière catégorie. On savait seulement qu'il avait appartenu au marchand danois Martin Grosell (il figure dans sa vente après décès, à Copenhague, en juin 1932), ce grand amateur de peintures de l'Âge d'or danois et du romantisme allemand qui posséda 23 tableaux de Carus. Coïncidence : il se trouve que le musée du Louvre a fait l'acquisition en 1995 d'une autre œuvre provenant de ce même Martin Grosell, la Vue des ruines de la Schönburg, près d'Oberwesel, sur le Rhin (1840), due au peintre danois Frederik Sødring.

Après 1932, on perdit de vue *L'Église au crépuscule* jusqu'à ce qu'elle réapparaisse dans le commerce d'art allemand au milieu des années 1980 pour être acquise vers 1990 par un collectionneur de renom, Charles A. Ryskamp, de New York, qui fut directeur de la Pierpont Morgan Library puis de la Frick Collection. Il conserva le tableau jusqu'à une date récente. Présentée en mars dernier à la foire de Maastricht sur les cimaises du stand Colnaghi-Katrin Bellingier, cette délicate œuvre de Carus a pu être achetée à la suite de la prestigieuse manifestation.

Carus, médecin et théoricien du romantisme allemand

Carl Gustav Carus (Leipzig, 1789 - Dresde, 1869) n'avait pas reçu une formation de peintre à l'origine ; homme de sciences, il étudia la chimie, la physique, la botanique et surtout la médecine au point de devenir, à partir de 1827, médecin attaché à la cour de Saxe ; de même, ne l'oublions pas, le Munichois Carl Spitzweg était pharmacien de son métier. C'est à Dresde, auprès de Caspar David Friedrich, que Carus apprit réellement à peindre et ce, à partir de 1818, au point parfois de démarquer fortement le maître, surtout dans ses débuts. À la différence de l'ombrageux Friedrich qui ne suscita jamais de la part de Goethe une grande admiration, Carus se lia avec l'écrivain dès 1821 et correspondit avec lui, échangeant des propos sur l'art et les sciences naturelles. Au point que ses Neuf lettres sur la peinture de paysage (1^{re} édition en 1831), deviendront le fondement théorique de la conception du paysage romantique allemand, reposant sur une connaissance et une description attentive de la nature.

Carus, un peintre romantique comparable à Friedrich

Avec ses effets de lumière crépusculaire dans les nuages et son premier plan sombre, en contre-jour, cette vue d'une petite église de village, certainement inspirée d'un site de l'Allemagne du nord (non identifié à ce jour), rappelle l'art de Friedrich par la construction de la composition et la modestie du sujet. Pour cette raison, elle se laisse dater des années 1820-1825, sa meilleure période. Certains détails sont interprétés avec un subtil réalisme, comme la fumée qui s'élève de la cheminée de la maison à colombages, la lumière derrière les carreaux de la fenêtre qui signale une présence humaine, les vieilles poutres, entrecroisées au pignon des toits, qui se détachent, un peu sinistres, sur le ciel,

telles des ailes de moulins. Mais, contrairement à Friedrich pour qui tout paysage est porteur d'un message chrétien nourri d'interrogations sur le salut de l'âme, il n'y a chez Carus aucune intention de ce genre, et l'on en reste à l'apparence des choses.

Parfait exemple de l'art de Carus, l'Église au crépuscule est tout à fait digne de figurer dans la même salle que le Bord de mer au clair de lune (vers 1818) et L'Arbre aux corbeaux (vers 1822) de Friedrich, et non loin du tout aussi romantique Cimetière et chapelle en ruines envahis par les arbres (1826) de Carl Friedrich Lessing.

Carus et David d'Angers

Pour saluer l'entrée d'un Carus dans un musée français, une première, rappelons que l'artiste entretenait d'excellentes relations avec ce grand sculpteur de la France romantique du XIXe siècle qu'est David d'Angers. En 1834, à l'occasion de son voyage en Allemagne, c'est Carus justement qui l'introduisit à Dresde auprès de Friedrich. David d'Angers modela même pendant ce séjour deux portraits du peintre-médecin : l'un en buste ; il lui offrira le marbre - le modèle en plâtre est conservé à la galerie David d'Angers -, et l'autre en médaillon. Très admiratif, David d'Angers disait de Carus : « C'est un grand et bel homme qui porte le génie empreint sur sa noble physionomie. [.]. C'est lui qui a le premier observé qu'il y a du sang qui coule dans les ailes des mouches. Il dessine aussi extrêmement bien. Il sent admirablement la musique ; il raisonne sur les arts comme un homme de génie. [.]. Il m'a fait voir les tableaux sortis de son pinceau. C'est aussi un grand peintre de paysage. On voit que son âme est pleine de poésie, car toutes les scènes qu'il représente remuent l'âme. » (Carnets de David d'Angers, octobre 1834.)
Que dire de plus juste !

Texte d'Élisabeth Foucart-Walter

Œuvre exposée :

Carl Gustav Carus (Leipzig, 1789 - Dresde, 1869)

Une église au crépuscule, vers 1820-1825

Toile. H. 0,215 m ; L. 0,235 m

Acquis de la galerie Katrin Bellinger, Munich, grâce au mécénat de la Compagnie de Saint-Gobain, en mai 2007

Paris, musée du Louvre, R.F. 2007-7